

Éditorial Montréal et le répertoire à l'essai

Michel Coulombe

Volume 8, numéro 1, août–octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1988). Éditorial : Montréal et le répertoire à l'essai. *Ciné-Bulles*, 8(1), 2–4.

Michel Coulombe

Montréal et le répertoire à l'essai

■ Il y a à peine un an le paysage cinématographique montréalais paraissait en pleine mutation, redessiné par la confiance nouvelle que semblaient accorder les uns et les autres au cinéma de répertoire. En apparence, la ville et son public cinéophile se remettaient, plutôt bien, de la fermeture de quatre salles abandonnées à leur sort d'immeubles sans fonction précise par Roland Smith, passé à Famous Players. Bientôt, on oublierait l'Outremont, le Laurier et les deux écrans de l'Autre cinéma ou, du moins, on ne prendrait plus le temps de commenter leur disparition. L'oeil sec, bien décidé à regarder devant plutôt que derrière, on cesserait de bercer le souvenir nostalgique de l'Élysée, ancêtre des salles art et essai de la métropole. Tout compte fait, 1987 allait être une année de reconstruction. Le pessimisme appartenait au passé et les solutions de rechange paraissaient aussi nombreuses qu'attrayantes.

Il était normal, dans un marché très actif comme celui du cinéma, qu'on ait rapidement voulu combler le vide laissé par la fermeture de tant de salles. Avant la cascade des fermetures, il y avait trop de salles pour le marché déclinant du répertoire et de l'art et essai à Montréal, voilà qu'il n'en restait plus suffisamment. Il fallait donc corriger la situation pour répondre convenablement à la demande. Dans ces circonstances, pas question d'écouter les analyses agaçantes de ces spécialistes du pessimisme qui répétaient qu'à l'heure de la vidéocassette et de la télévision payante il ne fallait pas attendre de reprise spectaculaire des salles de répertoire. De même, pour ne pas porter ombrage à l'optimisme quasi général, il valait mieux feindre d'oublier qu'aujourd'hui les films de répertoire, qui n'ont pas l'attrait du neuf, peuvent très bien être vus à domicile et que de plus

en plus de cinéphiles en paraissent convaincus. On l'imagine bien, on ne veut pas entendre ce genre d'argument détestable quand s'engage une grande course à la succession où chacun veut devenir calife à la place du calife retraits.

Premier prétendant au titre : le Milieu. Son emplacement même, boulevard Saint-Laurent, semblait lui donner une avance appréciable dans l'inévitable course à la récupération de la clientèle de l'Outremont et du Laurier. Par ailleurs, le Milieu, ouvert en 1985, avait l'avantage d'être situé dans un quartier à la mode et d'avoir une capacité (299 sièges) moins lourde à porter que celle de l'Outremont (1291 sièges). La vénérable salle ne pouvait plus afficher complet, du moins lorsqu'on y présentait des films. Toutefois, victime de problèmes aigus d'approvisionnement auprès des distributeurs, incapable d'établir une programmation à laquelle une clientèle donnée puisse adhérer (comment imposer un profil cinéma solide et vendre des films difficiles quand on vient de consacrer plusieurs semaines aux représentations de « Vis ta vinaigrette ») et moins bien situé que le Laurier et l'Outremont, le Milieu, qui ne pouvait qu'hésiter entre le répertoire et l'art et essai, a dû fermer ses portes, laissant ainsi un vaste secteur de la partie centrale de l'Île de Montréal sans cinéma.

Quand Germain Cadieux et Lise Lapointe se sont lancés, aux premiers jours de l'automne 1987, dans l'aventure du Cinéma Papineau, non sans quelques démêlés avec Famous Players dont ils ont repris l'immeuble, les plus optimistes ont voulu croire en un vent de renouveau. Ils se sont dit que, forts de l'expérience, heureuse, du Towne, estimé cinéma de répertoire d'Ottawa, les nouveaux propriétaires savaient ce qu'ils faisaient. Qu'ils avaient certainement fait une analyse de marché. Qu'ils disposaient forcément de moyens raisonnables. Et que personne n'est irremplaçable. Bien sûr, il restait des questions en suspens. Comment ferait-on pour atteindre rapidement — et surtout maintenir — une fréquentation qui permette d'absorber les frais liés à l'exploitation de salles de capacité importante (590 et 450 sièges)? Et comment survivrait-on sans exclusivités alors même que, chassés par d'autres nouveautés, nombre de films lancés au Festival des films du monde quittaient l'affiche après deux ou trois semaines? Mais l'idée de s'installer au coeur du Plateau Mont-Royal, un quartier transformé par la « gentrification », un quartier vivant où habitent nombre de cinéphiles,

« Germain Cadieux, conseiller en investissement immobilier, se porte acquéreur du cinéma Papineau situé au coeur du Plateau Mont-Royal. Monsieur Cadieux lui donne une nouvelle vocation. Dès septembre, les deux salles du Papineau accueilleront les adeptes du cinéma de répertoire. »

(Communiqué de Grenier & Associés Communication/Marketing, 2 juillet 1987)

était ingénieuse. Malheureusement, le succès n'a été ni instantané ni fulgurant et, rapidement, le Cinéma Papineau a fait face à un problème aigu de créneau. On en est vite venu à proposer des exclusivités pour éviter le naufrage. Mais il était déjà trop tard. Le Papineau, qui aura connu ses beaux jours à l'occasion du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, n'allait durer qu'une saison.

Les propriétaires du Papineau ont fait la preuve que pour s'aventurer sur un marché en récession, qui plus est en pleine guerre entre les chaînes Famous Players et Cinéplex-Odéon, il fallait non seulement une bonne dose de témérité mais aussi de solides assises financières. Autrement, il paraît illusoire de vouloir imposer une entreprise à risque sur un marché très concurrentiel dominé par de grandes entreprises. Le Cinéma Papineau aura dû fermer ses portes avant même que puissent être menés à terme les projets de rénovation annoncés par ses propriétaires. Le projet aurait peut-être survécu aux années 80 s'il avait été mis de l'avant dix ans plus tôt. Il était trop tard. On ne lance pas un voilier en mer quand le vent est tombé.

La volonté de récupérer une part du marché du cinéma de répertoire à Montréal et de jouer avec insistance la carte art et essai s'est étendue aux deux grandes chaînes. En fait, l'attaque a été lancée par celui-là même qui avait ouvert la course à sa succession, Roland Smith. À la tête de la section québécoise de la chaîne Famous Players pendant un peu plus d'un an, il a voulu reprendre son propre héritage. Reprendre avec l'argent des autres ce qu'il ne voulait ou ne pouvait plus financer à risque avec le sien. Sans succès. D'abord parce qu'une chaîne de cinémas étrangère (non québécoise), habituée à accumuler d'importants revenus avec des gros canons américains qui demandent un effort minimal de programmation et qui quittent les écrans dès que la possibilité de les remplacer par des films plus rentables pointe à l'horizon, peut difficilement investir tout le temps qu'exige la programmation et la promotion d'une salle qu'on nomme Mon cinéma (après lui avoir ôté le nom de Capitol et avoir failli la nommer Notre cinéma; avant de la rebaptiser Cinéma Université). Qui plus est lorsque la salle en question est plantée à deux coins de rue du Ouimetoscope. Mon cinéma a joué, avec les moyens du bord, la carte du répertoire sans jamais parvenir à se hisser à la hauteur de l'Outremont (qui doit une large

partie de sa réputation au temps; on n'impose pas une salle au public en quelques semaines). Et pour cause. Ensuite parce que, mal irriguée par les distributeurs de films en langue française, la chaîne Famous Players ne pouvait maintenir très longtemps la gageure du Bogart, trois salles situées au sous-sol d'un complexe d'habitation où Rambo, qui s'y connaît bien en box-office, a repris tout naturellement ses droits avec l'arrivée de l'été. Pourquoi aurait-on réussi au Bogart ce qui, semble-t-il, ne fonctionnait plus à l'Élysée, à quelques coins de rue de là. Pour y parvenir, il aurait fallu non seulement du temps mais aussi une programmation solide, c'est-à-dire un important réservoir de films de qualité. Ce n'était pas le cas.

Chez Cinéplex-Odéon, on a été beaucoup plus prudent. Après avoir annoncé qu'elle répondrait au répertoire par le répertoire, la chaîne la plus solidement implantée au Québec a reculé. On avait annoncé la transformation du Dauphin en deux salles de répertoire, puis l'idée s'est perdue dans les limbes, comme ces promesses que font les politiciens à la veille d'une élection pour faire contrepoids à un projet audacieux annoncé par un adversaire aux dents longues. Comme il n'était plus nécessaire de torpiller le Bogart et Mon cinéma qui n'avaient pas résisté aux froids de l'hiver, le Dauphin a gardé sa vocation traditionnelle. Cette tactique aura bien servi la chaîne qui, ayant accès à de nombreux films d'art et essai, aurait pu, mieux que tout autre concurrent, tenter l'aventure. En fait, Cinéplex-Odéon réserve, à sa manière, une place de choix au cinéma de répertoire dans les neuf salles Cinéplex situées au centre-ville. On y donne une deuxième chance à des films qui, d'abord présentés dans d'autres salles, montrent des signes d'essoufflement et sont bousculés par les nouveautés. Depuis peu, les productions en français y sont même admises. Ces salles indiquent poliment le chemin vers la sortie aux films qui marchent moins bien. Mais curieusement, malgré la petitesse désespérante de la plupart des écrans et un net profil deuxième exclusivité, on y pratique les mêmes prix que dans les salles de cinéma montréalaises qui présentent les films en première exclusivité. Le répertoire oui, mais pas à rabais chez Cinéplex-Odéon.

Restait donc, un bastion, le réseau Custom qui comprenait le Ouimetoscope, le Cinéma V et le Cinéma de Paris, converti depuis peu au répertoire. Lui non plus n'aura pas su résister à la dernière année, décidément dévastatrice. L'expé-

«Trois cinémas changeront de vocation incessamment: les cinémas du Parc (trois écrans) porteront le nom de cinémas Bogart et présenteront du cinéma d'art et d'essai ainsi que des classiques, l'un en français, l'autre en anglais et le troisième en version originale avec sous-titres français ou anglais. Le Capitol, rue Sainte-Catherine ouest, deviendra le Nouveau Cinéma et présentera, de même que les Kent I et II, du cinéma de répertoire en français ou anglais.»
(Roland Smith, **le Devoir**, 12 mars 1987)

«Bref, à Cinéplex, on a confiance dans l'avenir, mais on prépare aussi la riposte aux projets de développement de Cinémas Unis. C'est pourquoi Claude Chabot se dit 'forcé d'embarquer dans le marché des films de répertoire et d'art et d'essai' en réponse aux salles du nouveau Bogart et du Capitol envisagées par M. Smith. Même que Cinéplex a repris l'idée, abandonnée par son concurrent, de distribuer dans ses salles une revue tirée à 200 000 exemplaires qui contiendra entre autres la programmation du Dauphin, transformée en salle d'art et d'essai avec dans le hall un café.»
(Claude Chabot, **Qui fait quoi**, 15 septembre au 15 octobre 1987, numéro 42)

rience du Cinéma de Paris, une salle de répertoire située rue Sainte-Catherine, à deux pas de la plupart des principales salles commerciales de Montréal, n'aura pas duré très longtemps. Rien là de bien surprenant. Comme le Cinéma V, vénérable institution, le Cinéma de Paris aura donc été repris, au printemps, par Famous Players. On y programme maintenant des films américains en première exclusivité, une activité beaucoup plus sûre, il est vrai, que le répertoire. Sans ces deux salles, les Anglophones de la région montréalaise, qui ont perdu le Séville il y a quelques années, sont clairement privés de salles de répertoire et d'art et essai.

Plus d'une année s'est écoulée et il est devenu clair qu'il ne suffisait pas de bonne volonté pour se substituer à l'Outremont et à ses satellites. Peut-être leur propriétaire ne se trompait-il pas en affirmant qu'il devenait de plus en plus difficile de faire vivre des salles de répertoire dans la région montréalaise, même en y présentant des exclusivités dans la veine art et essai. Le problème est plus vif encore lorsqu'il s'agit de grandes salles. Seul le Ouimetoscope aura survécu à cette désastreuse course au titre où tous les prétendants avides se seront gênés. Pour tenir la route, le Ouimetoscope joue de plus en plus régulièrement la carte des exclusivités, branché sur les pays de l'Est qui lui garantissent un certain nombre de primeurs. Et la direction publie une revue qui rappelle clairement celle de l'Outremont (formule qu'avait reprise le Milieu, sans succès). Maintenant, le Ouimetoscope occupe à lui seul tout le terrain.

L'an dernier, à la suite de fermeture de l'Outremont, du Laurier, de l'Autre cinéma et de l'Élysée, on pouvait craindre, malgré le vent d'optimisme qui soufflait sur le répertoire et l'art et essai, que l'exploitation en salle du cinéma de qualité ne glisse encore un certain temps sur la pente douce. Aujourd'hui, il faut ajouter à la liste des disparus le Milieu, le Cinéma Papineau, le Cinéma de Paris et le Cinéma V. Et oublier le projet Bogart, du moins dans sa forme initiale; ces salles n'auront finalement changé que de nom. Les cinéphiles devront donc continuer de compter sur les nombreux festivals qui animent la vie cinématographique montréalaise et sur l'apport discret mais indispensable des salles en marge du système commercial: la salle du Complexe Guy-Favreau (gérée par l'Office national du film), le Cinéma Parallèle (mini salle rénoverée après des années d'incertitude quant à sa possible survie),

le Conservatoire d'art cinématographique (soutenu par l'Université Concordia et lié, depuis peu, à l'Institut canadien du film) et la Cinémathèque québécoise (reconnue par le gouvernement québécois, elle célèbre son 25^e anniversaire en 1988). L'avenir semble passer par les salles existantes plutôt que par de nouveaux lieux cinématographiques. Une large tranche de la production cinématographique québécoise devra sa diffusion à Montréal à ce seul réseau. Pour les distributeurs de films à petit public, la situation paraît désespérante. Il faudra s'y faire, puisque l'exploitation cinématographique n'est pas en expansion.

Cette dégradation du réseau de salles à Montréal fera, naturellement, l'objet de discussions au sein du comité consultatif sur l'exploitation des salles de cinéma formé, au printemps, par la ministre des Affaires culturelles. Ce comité dépose un rapport cet automne. S'il lui faut entrevoir des solutions immédiates et applicables, sa tâche sera ardue.

En fait, il en va des films comme des livres. On achète une nouveauté en librairie en sachant qu'un livre ne reste vraiment nouveau que les quelques semaines, les quelques mois qu'il passe sur les rayons de promotion d'une librairie. Lorsqu'il s'agit de livres moins récents, le rapport de propriété n'est plus le même et on prend, sans trop hésiter, le chemin de la bibliothèque. De même, on court, avec la foule des curieux et des branchés, voir les nouveautés dans les festivals ou au moment de leur sortie en salle et, pour ce qui sort du cercle des quelques films à la mode, on attend généralement la livraison, moins coûteuse, à domicile. Selon qu'on est plus ou moins pressé, on choisira de voir ou de revoir les films en les louant au club vidéo, en les regardant en primeur à la télévision payante, ou en les attrapant, au hasard d'une insomnie, à une heure impossible à la télévision. Évidemment, tout le monde ne voit pas les choses de cette manière et c'est pour satisfaire le club de plus en plus restreint des vrais amateurs de cinéma, les purs et durs, que subsistent les cinémathèques et quelques cinémas de répertoire. Sans ces aficionados, dont le nombre paraît décroître sérieusement, on en viendrait vite à oublier que le cinéma est qualifié de septième art. ■